

Elyssa de Carthage

Apports d'un mythe fondateur

Professeur M'hammed Hassine Fantar



A propos de la fondation de Carthage, cette métropole phénico-punique de Méditerranée, l'historien ne peut pas ne pas en reconnaître la singularité. Contrairement aux autres cités méditerranéennes, elle se présente comme une fondation féminine ou le fruit d'un projet féminin. Elle n'est fondée, ni par un dieu, ni par un héros. Nous la devons à une femme : une princesse tyrienne, fille d'un roi de Tyr. Voilà déjà une singularité dont se prévaut cette fondation phénicienne dont le toponyme punique est *Qart Hadasht*, expression que l'on peut valablement traduire par *Ville Neuve*. Caton l'Ancien, mort en 149 avant J-C., et Tite-Live le savaient déjà.

Voilà donc une ville, fondée par une femme, une princesse tyrienne qui vivait au cours de la 2^e moitié du IX^e siècle avant l'ère chrétienne. Comment le savon-nous ? Comment pouvons-nous connaître cette princesse, qui fut à l'origine de Carthage ? Les sources susceptibles de nous en informer relèvent

essentiellement, voire exclusivement de l'historiographie classique, c'est-à-dire gréco-latine. Le plus ancien témoignage remonterait à *Ménandre d'Ephèse*, historien de langue grecque mais d'origine tyrienne. Il vivait au début du IV^e siècle avant J.C.,. Son témoignage nous est parvenu grâce à *Flavius Josèphe*, historien juif qui écrivait au I^{er} siècle de l'ère chrétienne. Aux yeux de l'historien contemporain, ce témoignage de *Ménandre d'Ephèse* revêt une importance considérable, parce qu'il semble se référer à des archives conservées à Tyr : C'était *la Mémoire de Tyr*¹. Au troisième siècle avant J.C., *Timée de Taormine* parle de Carthage et de sa fondatrice. Cet historien grec de Sicile semble, lui-aussi, avoir bien profité d'une documentation originelle. D'après *Polybe*, il aurait consulté une documentation de première main. Il s'agissait peut-être de *Chroniques* ou *d'Annales*. Peut-on en induire que des sources phénico-puniques, notamment tyriennes et carthaginoises, avaient nourri l'information de Timée ? Étant grec de Sicile, il pouvait, grâce aux Carthaginois, avoir accès aux *Annales de Carthage* et à des *Libri punici*, comparables à ceux dont profita Salluste au cours de son enquête sur l'Afrique numide et la guerre de Jugurtha².

Dans son commentaire sur *l'Enéide*, *Servius*, au IV^e siècle de l'ère chrétienne, évoqua une *Historia Poenorum*³ et une *Punica Historia*⁴. Ces écrits puniques devaient contenir des informations sur la fondation de Carthage. Nous savons, par ailleurs, que la Métropole punique avait des bibliothèques. A en croire *Pline l'Ancien*, le Sénat romain distribua le contenu de ces trésors aux princes d'Afrique. Les Romains n'en gardèrent que le fameux traité agronomique de *Magon*⁵.

De nombreux auteurs anciens eurent à évoquer les bibliothèques de Carthage et les livres puniques. Au V^e siècle de l'ère chrétienne, Saint Augustin affirmait *qu'aux dire de gens très savants, il y avait beaucoup de bonnes choses dans les livres puniques*⁶.

Quoi qu'il en soit, *Timée de Taormine* semble avoir servi de première référence à toute une pléiade d'historiens, de poètes et de théologiens au cours des périodes antique et médiévale. L'historiographie arabe⁷, elle-même, ne manqua pas de recueillir le souvenir de Carthage et de sa fondatrice. Il serait long et fastidieux de mentionner tous les auteurs qui en ont parlé. Mais les textes dont l'historien peut aujourd'hui disposer demeurent ceux de *Timée* et de *Justin*. Ce dernier semble avoir reproduit un récit de *Troque-Pompée*⁸. C'est à cet historien d'origine gauloise et de langue latine que nous devons la tradition la plus circonstanciée. Entre le deuxième et le troisième siècle de l'ère chrétienne, Justin semble donc avoir exploité le texte de *Troque-Pompée*, lequel dut avoir, entre les mains, les écrits de *Timée de Taormine*.

Le récit de Justin recèle une foule d'informations, qu'il nous faut classer et interpréter. De prime abord, le lecteur se rend compte l'hétérogénéité de sa trame. Le narrateur, de culture latine, reproduit le texte d'un historien contemporain d'Auguste et de Virgile : *Troque-Pompée*, d'origine gauloise, semble avoir traduit, en langue latine, un texte grec de *Timée de Taormine*. Avant de nous parvenir, ce texte dut subir de multiples altérations, des ajouts et des chutes. A chaque auteur son tamis, sa perception, ses goûts, sa réceptivité, sa fantaisie, ses objectifs, etc.. L'historien d'aujourd'hui doit prendre en compte toutes les vicissitudes et tous les avatars.

Tel qu'il se présente, le texte recèle des éléments d'origines différentes. On y retrouve un fonds phénico-punique à multiples composantes ; il provient en effet, de Tyr, de Chypre et de Carthage. A ce fonds sémitique et chypriote, s'agrègent des éléments helléniques, plutôt de Grande Grèce et surtout de Sicile. Les passeurs latins ne pouvaient pas ne pas y apporter leur brique, ne serait-ce que sur les plans du verbe et de l'image. Ils se heurtaient, eux-aussi aux embûches et aux traquenards de la traduction. Il y a, par ailleurs, une autre donnée qui s'impose et qu'il faut reconnaître : la présence libyque ou numide, c'est-à-dire la terre d'accueil : l'Afrique.

Géographiquement, les faits convergent vers un objectif bien déterminé : la fondation d'une nouvelle Cité, qui sera baptisée *Quart Hadasht* dont les Romains firent *Carthago*. La langue française a retenu la forme Carthage.

Mais il nous faut également reconnaître que les faits dont nous disposons se repartissent sur trois espaces géographiques : Tyr, Chypre et l'Afrique. Ces trois espaces ont la Méditerranée en partage : trois joyaux dans un écrin. Peut-être faut-il mentionner un autre trinôme mais de nature culturelle : trois univers : A Tyr, c'est le monde phénicien ; à Chypre, nous sommes en présence d'une réalité plurielle : son caractère insulaire en fait un carrefour où des contacts, des interférences et des osmose interagissent. Il s'agit d'une réalité dont la contexture risque d'échapper à l'analyse. De Chypre, on se dirige vers une contrée peu connue : l'Afrique. On l'appelait alors Libye, toponyme qui était déjà présent dans l'imaginaire homérique. Les Pharaons avaient bien connu cet univers et une partie de sa population. En effet, les textes hiéroglyphiques mentionnent des *Rebous* dans des contextes qui appartiennent à la plus haute Antiquité égyptienne¹⁰. Certains témoignages remonteraient à l'Ancien Empire.

Le récit de la fondation de Carthage se présente donc sous forme d'un superbe triptyque, *une œuvre à trois panneaux : un tableau central flanqué de deux volets*. L'ensemble constitue une unité plurielle. Il est également possible d'adopter le lexique du 4^e art ; nous dirions un drame en trois actes. Peut-être faut-il repartir la traversée en deux temps : de Tyr à Chypre puis de Chypre à la terre d'Afrique. Le premier acte se déroule à Tyr dont le prestige est bien attesté. Pour s'en convaincre, il suffit d'interroger l'Ancien testament¹¹ ou la mythologie grecque qui mentionne *Agénor*, le célèbre monarque de Tyr, dont la fille *Europe* fut ravie par Zeus déguisé en taureau¹². Ce fut un beau mariage entre l'univers des Grecs et l'univers des Phéniciens. *Agénor* dut charger son fils *Cadmos* d'une mission difficile ; il lui fallait retrouver sa sœur. Après une vaine errance, il prit la résolution de s'établir au pays des *Hellènes*. Il y fonda

des villes et apprit aux Grecs l'usage de l'alphabet. Quel beau mariage entre l'Orient et l'Occident. Faut-il rappeler que l'origine du nom *Cadmos* est bien phénicienne. Dans la langue des Cananéens, *Qédem* signifie Orient. *Cadmos* est le fruit d'une association où l'élément sémitique reçoit le suffixe *os* des noms grecs.

Nous sommes au IX^e siècle avant J.C.,. A cette époque, Tyr se présentait comme une cité prospère, ayant une partie insulaire où s'élevait le temple de *Milqart* et une partie continentale où se trouvait la résidence royale. C'était une Cité royaume de très grande envergure. A son crédit, il y avait *Utique*, fondée en Afrique, par des jeunes gens. A la mort du roi de Tyr, *Mutto*, il y avait deux héritiers : le prince *Pygmalion* et la princesse *Élyssa*, vierge d'une rare beauté, comme toutes les princesses des contes et légendes. Elle convola en juste noce avec son oncle *Acherbas*.

La lecture du texte de Justin, confortée par des nombreuses traditions que nous avons déjà évoquées, permet de saisir des composantes phéniciennes. Dans un contenant latin, sans doute issu d'un vieux contenant grec, on retrouve le contenu phénicien. Les principaux acteurs ou protagonistes portent des noms phéniciens : le roi *Mutto*, devait s'appeler *Mathan*, anthroponyme apocopé, très fréquent dans l'onomastique phénico-punique. Il dérive de la racine *ym*, qui signifie donner. *Mathanbaal* signifierait don de Baal. Il en est de même pour *Élyssa*, qui s'écrit avec la gutturale *ain*. C'est d'abord le nom de la fondatrice de Carthage. Cet anthroponyme était fréquent dans la Métropole punique: plusieurs Carthaginois l'ont donné à leurs filles. Il est bien attesté dans l'onomastique punique établie par Giselle Halff¹³. Ce nom s'écrivait de droite à gauche : *Ain, Shin, Lamed, Tet* : La transcription littérale en lettres arabes donne علشة. Mais nous prononçons عليسة, car au *shin* phénicien correspond en langue arabe, le *sin* س ou le *th* ث.

Pour certains philologues, le nom *Élyssa* signifie la *joyeuse*. Pour d'autres, il signifie « *celle qui enroule* ». Cette explication semble revêtir un caractère

étimologique, sans doute en rapport avec la très célèbre ruse de la *peau de bœuf*. Mais cette hypothèse, jugée très faible, n'a pas résisté à la critique. Il me paraît plus indiqué d'interroger la racine, 'עלש *lš* en langue phénicienne, ce qui correspondrait à l'arabe 'עלث *lth*. Or parmi les valeurs sémantiques de cette racine, on relève la notion *de combattre avec acharnement et sans relâche, de s'attacher, de s'accrocher à quelque chose, de persévérer, d'imaginer quelques ruse*. Ces notions me paraissent tout à fait adéquates.

Au Liban d'aujourd'hui, il y a une préférence pour la forme *Alyassar* ou *Alyssar*. Il s'agit en fait d'une déformation retenue par *l'Etymologicum magnum*, un écrit de langue grecque et d'époque très tardive. Ce serait une réminiscence biblique. Peut-être faut-il rappeler qu'*Élyssa* disposait d'un second anthroponyme : *Didon*. Qu'en est-il au juste ? Nous sommes en présence d'un autre nom donné à la fondatrice de Carthage et très largement attesté dans l'historiographie antique, depuis, au moins, le II^e siècle avant J.C. Mais il doit sa très large diffusion à *l'Énéide* de Virgile qui remonte au règne d'Auguste¹⁴. L'historiographie contemporaine a proposé de nombreuses hypothèses pour la signification de ce nom. Stéphane Gsell les a dûment rassemblées¹⁵. Certains en ont fait *l'Errante*, notamment après le récit de Timée de Taormine où nous lisons : « *Après beaucoup d'épreuves, elle aborda la Libye où elle fut appelée Dido par les indigènes, à cause de ses nombreuses pérégrinations*¹⁶ ». ».

Pour d'autres philologues, *Didon* signifie *l'Aimée de Baal* ; On a également proposé de rattacher *Didon* à une racine grecque avec le sens de donner. Pour ma part, je serais plutôt favorable à une origine libyque ou punique. Pour lors, je préfère éviter le choix entre ces deux possibilités, sans pour autant nier un certain penchant pour l'hypothèse punique. Il y a en effet, une racine hébraïque *dwd* qui contient la notion d'amour ou plutôt d'affection et de respect¹⁷. A cette racine, mais avec une métathèse, correspondrait l'arabe¹⁸ *wdd* ودد. Rappelons que dans le parler tunisien, nous avons encore *Dada* pour

désigner la personne âgée, que l'on affectionne et à laquelle on doit considération et respect : *Dada* exprime le respect et à l'affection. L'usage en est très fréquent au Sahel de mon enfance¹⁹.

Le frère d'*Élyssa-Didon* porte ici le nom de *Pygmalion*, une forme hellénisée d'un anthroponyme connu dans l'onomastique carthaginoise sous la forme de *Poumaiathan*. A quelle époque remonterait cette hellénisation ? Au IV^e siècle avant J.C, Ménandre d'Ephèse, en parlant de la fondation de Carthage, mentionna *Pygmalion*, frère d'*Élissa*. Cet historien de langue grecque semble avoir utilisé des archives phéniciennes. *Pygmalion* serait donc la traduction ou la transcription de *Poumaiathan*, un nom théophore qui signifie *Don de Poumaï* : le dieu *Pygmalion* est attesté par une inscription phénico-punique gravée sur un médaillon en or²⁰, trouvé dans une tombe carthaginoise du VI^e siècle avant J.C.,. Mais l'origine du théonyme *Poumaï* continue de poser problème.

Le troisième protagoniste pour ce *panel* ou de cette scène est le prêtre d'Hercule, *Acherbas*. Là aussi, nous recevons une forme latine sans doute issue d'une forme hellénisée de l'anthroponyme phénicien. Justin a mis Hercule au lieu d'*Héraclès*. Dans la version phénicienne qui serait à la base de ce récit, on avait sûrement *Melqart* ou *Milqart*. Bien que la prononciation reste dubitative, nous optons pour la forme *Milqart*. C'était la principale divinité de Tyr. *Milqart* est un théonyme composé de deux substantifs phéniciens. On y trouve *Milk* avec le sens de roi et *Qart* qui signifie ville ou cité. C'est bien de Tyr qu'il s'agit. L'expression *Prêtre d'Hercule* peut être rendue en langue phénicienne par la formule *Khn Mlqrt*, qu'on pourrait lire *Kohen Milqart*²¹. Or *Milqart* était le dieu tutélaire de Tyr. Les citoyens de cette Métropole phénicienne devaient le percevoir comme le principal protecteur de leurs entreprises commerciales et coloniales, ayant la charge de garantir le succès des navigations et des fondations phéniciennes en Méditerranée. Ce prêtre, qui s'appelle *Acherbas*, dans le texte de Justin, se présente, ailleurs, sous d'autres

formes comme *Sichée*, notamment chez Virgile. Pour la forme phénicienne, on a proposé d'y reconnaître *Sakerbaal* ou *Zakerbaal*, qu'on pourrait traduire par *Souvenir de Baal* ou *Baal se souvient*²². Avec ce protagoniste, nous serions en présence du grand prêtre de *Milqart*, le gestionnaire du principal temple de Tyr qui étalait sa magnificence sur le *Rocher*, dans la partie insulaire de Tyr²³. Il était, sans doute, *Rab Kohanim*, c'est-à-dire président de l'Assemblée sacerdotale ou simplement chef des prêtres. Il était riche et sans doute dépositaire de tous les trésors du temple, dont Hérodote disait: « *Voulant avoir là-dessus quelque renseignement précis de ceux qui pouvaient en donner, je me rendis aussi à Tyr en Phénicie, où j'entendais dire qu'il y avait un sanctuaire vénéré d'Héraclès. Je vis ce sanctuaire, richement garni d'un grand nombre d'offrandes ; entre autres, il renfermait deux stèles, l'une d'or épuré, l'autre de pierre d'émeraude brillant pendant les nuits d'un grand éclat. J'entrai en conversation avec les prêtres du dieu ; je leur demandai combien de temps s'était écoulé depuis l'établissement de leur sanctuaire ; et je constatai qu'eux non plus ne s'accordaient pas avec les Grecs ; car ils répondirent que ce sanctuaire avait été établi en même temps que l'on fondait Tyr, et que Tyr était habitée depuis deux mille trois cents ans*²⁴ ».

La question est de savoir maintenant comment recevoir le récit de Justin. Nous sommes dans une ambiance phénicienne enrobée d'une trame latine ou gréco-latine. Ce texte peut faire l'objet de lectures différentes ; on peut y percevoir un conflit entre *le Palais* et *le Temple*, entre le *temporel* et le *spirituel*. Aujourd'hui, nous dirions entre le *politique* et le *religieux*. Ce genre de conflit est largement attesté dans les cités phéniciennes ; l'épigraphie nous en communique l'écho²⁵. Il en est de même pour l'historiographie gréco-latine, notamment celle qui se réfère à des archives ou à la *Mémoire de Tyr*.

Les faits décrits par Justin et par d'autres auteurs pourraient être reçus comme une transposition mythique ou légendaire de la situation qui prévalait dans les cités phéniciennes depuis l'ascension en force du royaume assyrien autour de

l'an 1000 avant J.C. Les cités phéniciennes, notamment Tyr, vivaient alors sous la menace des rois d'Assur, de plus en plus tyranniques et de plus en plus voraces²⁶. Aux Phéniciens de prendre de chemin de l'émigration, s'ils voulaient échapper à la tyrannie et à l'oppression. La situation était donc plus complexe : le conflit entre *le Palais* et *le Temple* ne saurait exclure le danger assyrien en Orient et, peut-être, le danger grec en Méditerranée occidentale. En effet, à la vielle de la fondation de Carthage, les cités phéniciennes, notamment Tyr, se trouvaient confrontées à des menaces assyriennes en Orient et à la concurrence grecque en Occident²⁷. C'était l'étau. Il fallait pouvoir s'en dégager. Pour lors, nous sommes au départ de l'aventure. C'est le premier acte qui s'est déroulé dans l'horreur et la violence. *Ce tableau central* du triptyque²⁸ nécessite d'autres commentaires, notamment sur le rôle du peuple dans une cité phénicienne de l'âge de Fer et sur la présence de sénateurs qui participent à cette entreprise aventureuse.

Entre Tyr et l'île de Chypre, *Justin* raconte les difficultés que la princesse *Élyssa* dut surmonter. Elle réussit à convaincre l'équipage de la nécessité de lui obéir. Des sénateurs s'associèrent à son entreprise. On débarqua dans l'île de Chypre. C'est *le premier volet du triptyque*. L'univers est chypriote ou plutôt phénico-chypriote. Les protagonistes sont d'abord *Élyssa* qui débarqua dans un port anonyme. Les textes ne permettent aucune précision. Peut-être s'agit-il de *Kition*²⁹ ou de quelque autre rivage, non loin de *Paphos*³⁰.

A Chypre, *Élyssa* semble avoir trouvé des appuis, surtout de la part du prêtre de *Jupiter* ou de *Junon*. Il s'agit donc d'une colonie phénicienne, voire tyrienne installée à Chypre, sans doute à *Kition*, le plus grand centre, le mieux protégé et le plus facile d'accès pour des navires venant de la côte phénicienne. Derrière *Jupiter* ou plutôt *Junon* (la lecture des manuscrits ne semble pas d'une certitude indiscutable), on peut en induire, soit *Baal*, soit une déesse comme *Ashtart*, dont le temple a été reconnu précisément à *Kition*, l'actuelle ville de *Larnaca*. Rien ne s'oppose à charger un prêtre de

l'administration d'un sanctuaire, réservé au culte d'une déesse comme *Ashtart*. Il semble d'autre part que la lecture "*prêtre de Junon*" s'impose notamment dans un contexte de prostitution sacrée, rite bien connu et fortement lié au culte d'*Ashtart*³¹.

Mais restons avec le prêtre : il est marié, père de famille et là aussi, l'auteur du récit originel s'avère grand connaisseur de la religion phénicienne où les prêtres peuvent se marier et mener une vie profane ; de nombreux témoignages historiographiques et épigraphiques en fournissent la preuve irrécusable. Un autre détail milite en faveur de l'auteur et de sa parfaite connaissance de la religion phénicienne : le caractère héréditaire du sacerdoce. Il est à constater d'autre part qu'en se mettant du côté d'*Élyssa*, le prêtre de *Jupiter* ou d'*Ashtart* défend la juste cause de *sa corporation* contre la cupidité du pouvoir temporel et la démesure du trône. A Chypre le temple accueille *Élyssa*, épouse d'un prêtre assassiné. Elle y trouve refuge, réconfort et des appuis nécessaires à son entreprise. Pour la nouvelle Cité, la religion garantit le succès, la pérennité et le maintien des liens avec la patrie.

A Chypre, il y avait le culte d'une déesse dont le temple abritait le rite de la prostitution sacrée. S'agissait-il d'*Ashtart* ? C'était la coutume à Chypre. Maurice Sznycer et Olivier Masson ont pu en relever la mention dans la liste du temple de *Kition*. La pratique de la prostitution sacrée est d'ailleurs attestée en Orient sémitique, de la Mésopotamie jusqu'aux Cités phéniciennes. Pour *Ishtar*, à Babylone, nous avons le témoignage d'Hérodote³².

En condamnant la prostitution sacrée, l'Ancien testament témoigne en faveur son historicité. Josias « *abattit les maisons des prostituées qui étaient dans la maison de l'Eternel et où les femmes tissaient des tentes pour Ashtart* ³³ ». Henri Seyrig publia, un cylindre sceau trouvé à Lattaquié, objet reconnu cananéen et situé chronologiquement entre les XIV^e et XIII^e siècle avant J.C. Sur l'empreinte, on voit un couple en train d'accomplir l'acte sexuel sur un lit porté à quatre pieds de lion, en présence apparemment d'un prêtre

reconnaissable à sa tonsure et à la peau d'un félin qui lui sert de pagne. Mais s'agit-il de prostitution sacrée ou d'hiérogamie ? Les liens entre les deux pratiques sont incontestables.

La présence du prêtre inviterait à croire que cet accouplement rituel se faisait au temple ; les pattes du lion, qui supportent le lit ne semblent pas relever d'un pur hasard : le lion étant l'animal attribut d'*Ashtart* dans l'univers des Sémites occidentaux et d'*Ishtar* en Mésopotamie; rien n'empêche donc de lui attribuer le temple où se déroule cette scène d'accouplement rituel.

En Phénicie propre, il y a la grotte de *Wasta*, non loin de Tyr. Certains archéologues avaient cru y reconnaître les empreintes de la prostitution sacrée : des aménagements, des graffiti, etc.,. Cela étant, l'hypothèse reste loin de l'unanimité.

Pour l'Afrique du Nord, le dossier n'a pas encore fait l'objet d'une instruction systématique ; quelques témoignages tardifs dont la valeur probatoire demeure sujette à caution : les aménagements du sanctuaire *d'el-Kenissa*, au Sahel tunisien, près de la ville de Sousse, restent peu convaincants³⁴. Dans l'état actuel de la documentation, le témoignage le plus explicite, sans être péremptoire, nous le devons à *Valère Maxime*³⁵ qui, parlant d'un temple de *Venus à Sicca*, l'actuelle ville de Kef, dans la Tunisie du Nord-ouest, signale la pratique de la prostitution sacrée. A l'en croire, la déesse de *Sicca* ne serait autre que *Venus érycine*, dont le temple couronnait le *mont Eryx*, en Sicile, où la prostitution sacrée était bien reconnue³⁶. Pour *Sicca* comme pour *Eryx*, il s'agit de la déesse *Ashtart* qui, au temps des Romains, porta le nom de *Venus*.

En tout état de cause, de nombreux historiens semblent admettre la prostitution sacrée dans le monde punique, en y reconnaissant une pratique d'origine sémitique, dont la valeur essentielle serait magico-religieuse, en rapport avec la fécondité de la nature et la rénovation de l'énergie créatrice de l'homme et de l'univers. Par ces rapports sexuels, on vise à enclencher l'acte de la génération et de la reproduction³⁷.

Dans le récit de Justin, le rapt des quatre vingt jeunes filles, qui se livraient à la prostitution sacrée, près du rivage, peut paraître un poncif ; mais il reflète sûrement une réalité historique dont l'auteur était bien informé. Que ces prostituées se rencontrent sur le rivage, on est certes en droit d'y voir un lien avec le caractère insulaire de Chypre où la mer est partout présente ; mais il y aurait lieu également de rappeler la nature marine³⁸ d'*Ashtart*, dont le temple a été mis au jour par les archéologues chypriotes aux environs de la ville de *Kition*, face à la Cité de Tyr. Cette escale à Chypre et l'association du prêtre de *Junon* au projet de la princesse *Élyssa*, semble avoir beaucoup favorisé une tendance à mettre en exergue, non sans excès à notre sens, la composante chypriote dans les fondations phéniciennes en Méditerranée occidentale ; on est parfois en présence d'une véritable cyprophilie, qui risque de porter atteinte à la réalité historique. Carthage n'y a point échappé.

Élyssa put donc prendre le chemin de l'exil ; elle fit escale à Chypre. Quelle était la réaction de *Pygmalion* ? Il aurait pu faire la chasse à la flotte de sa sœur ; il dut renoncer et se soumettre à la volonté des dieux que les devins avaient su recueillir et lui transmettre. Le récit anticipe d'ailleurs sur le destin heureux de la nouvelle Cité. Peut-on en induire l'existence d'oracles dans le monde phénicien à l'instar de ce que l'on connaît à Delphes où la Pythie, installée sur le trépied, prédit l'avenir et communique les recommandations d'*Apollon*, au sujet du lieu, de membres de l'expédition, de leur chef et des responsabilités respectives ?

Dans l'état actuel des connaissances, rien ne semble pouvoir autoriser une telle hypothèse, bien que le dieu *Milqart* se trouve souvent mêlé à la genèse des nouvelles fondations. Il y a d'ailleurs un texte mythologique, où Carthage apparaît comme la fille d'*Hercule-Milqart*. Y'avait-il donc un oracle au temple de *Milqart* à Tyr, semblable au temple d'*Apollon* à Delphes ? Il serait trop audacieux de prendre position. Il est préférable d'attendre une meilleure information³⁹. L'archéologie et l'épigraphie n'ont pas encore tout révélé ; elles

nous réservent sûrement de très agréables surprises. Mais pour le comportement de *Pygmalion* et son explication par la volonté des dieux et l'intervention des devins, le récit semble receler des apports étrangers à la tradition phénicienne. *Élyssa* prend donc l'allure d'une *oikiste*⁴⁰, chargée de la fondation d'une nouvelle Cité ; elle dirige l'expédition, préside aux cérémonies religieuses et fixe, elle-même, les limites de la ville. Avec un tel profil, *Élyssa* et son entreprise rappellent de très près la colonisation des Hellènes⁴¹. Le récit est manifestement affecté par des apports grecs.

Pour assurer à ses compagnons une progéniture, *Élyssa* fit donc enlever quatre-vingt jeunes filles. Ce rapt rappelle l'enlèvement des *Sabines*. Pour certains exégètes, les rapt des jeunes filles chypriotes aurait été inspiré par le récit de la fondation de Rome, auquel cas nous serions en présence d'un ajout d'inspiration latine, c'est-à-dire d'un *topos* mais sans exclure l'hypothèse qui ferait de *l'enlèvement des Sabines* un emprunt à un récit antérieur, en l'occurrence, le rapt des jeunes filles chypriotes.

Comme nous ne pouvons pas nous attarder davantage sur ce détail, voyons les autres personnages de *ce volet du triptyque* : le prêtre de *Junon*, son épouse et leurs enfants, qui se joignirent à l'expédition ; un contrat est signé par *Élyssa* et le prêtre dont nous ignorons l'anthroponyme. Il accepta de se joindre avec son épouse et ses enfants à l'entreprise de la princesse, pourvu que la prêtrise lui fût reconnue et demeurât l'apanage de ses descendants. C'était l'alliance entre le temporel et le spirituel, entre le politique et le religieux. Les ressources humaines nécessaires à fondation d'une Cité viable sont désormais réunies, tant pour le politique que pour le religieux et le socio-économique.

Il reste à savoir si ce prêtre de *Junon* représentait un sacerdoce phénicien à Chypre ou s'il s'agissait plutôt d'un sacerdoce chypriote. Il est certain, toutefois, que l'expédition, partie de Tyr, s'est enrichie d'une composante chypriote, que l'on ne saurait ignorer lorsqu'on examine le fait carthaginois. Ce n'est pas le lieu de s'étendre sur cette question. Mais la présence de la

divinité chypriote *Poumai-Pygmalion* à Carthage est bien représentative. En évoquant certains aspects de la morphologie et de l'imagerie culturelles à Carthage, de nombreux historiens se réfèrent à l'univers chypriote. Il serait fort judicieux d'entreprendre une enquête systématique sur la présence du *paradigme chypriote* dans l'univers carthaginois.

Après l'escale de Chypre, la flotte d'*Élyssa* reprit le large et cingla vers l'Afrique. C'est *le deuxième volet du triptyque*. La scène et le décor sont désormais autres. Pour aborder la côte africaine, on eut recours à la séduction et l'on se fit admettre par l'autochtone, qui ne manqua pas d'exprimer sa joie d'avoir cette ouverture sur le monde. Ces premiers contacts furent suivis d'une démarche de la part de la princesse phénicienne qui demanda l'acquisition d'un lot de terre où ses compagnons pourraient se réparer et avoir un pied-à-terre. A ce niveau, l'auteur du récit se laisse séduire par le charme d'un calembour : dans la tradition phénicienne, les compagnons d'*Élyssa*, durent se fortifier sur une colline qui se trouvait près de la côte ; ils en firent une « *Byrsa* », terme phénicien qui, dit-on, signifierait « *forteresse* ». De là, ils pouvaient surveiller le continent et au besoin, rejoindre sans difficulté leur navires, tirés sur la grève ou ancrés non loin du rivage.

Nous voilà bien loin de Tyr et de Chypre, dans un continent encore très peu connu par les navigateurs phéniciens. Nous ne savons pas comment les Grecs avaient appris à le nommer *Libye*. Il est déjà présent dans les textes homériques Plus tard, l'historiographie latine lui substitua le toponyme *Afrique*⁴². La flotte de la princesse tyrienne mouilla dans les eaux d'une péninsule favorable à un pied-à-terre. Elle se rattachait au continent par un isthme large de 25 stades, soit environ 4.5 Km. Au Nord, se trouvait *Utique*, une très vieille fondation phénicienne ; elle remonterait à l'extrême fin du XII^e siècle avant J.C. L'isthme était flanqué par deux masses d'eau qui correspondaient à la Sebkhah Ariana pour le côté nord et au lac de Tunis, pour le côté sud. Peut-être faut-il encore mentionner un cordon littoral entre la mer

et le lac de Tunis, formant un véritable appendice rattaché à la péninsule. Il était si étroit que les auteurs anciens acquirent l'habitude de le désigner par les termes *lingua* ou *ligula*, qu'on peut traduire par languette. Les auteurs grecs utilisaient le terme *taenia* qui signifie bandelette ou langue de terre⁴³. Quelle était alors la largeur précise de cette languette? Il est difficile de le savoir. Après avoir mis pied à terre, la princesse *Élyssa* entreprit, de négocier l'acquisition ou la location d'un terrain. Après de subtiles tractations et transactions, elle parvint à obtenir un terrain couvrable, dit-on, par une peau de bœuf. « *Ensuite, elle acheta autant de terrain qu'en pourrait couvrir une peau de bœuf pour y refaire jusqu'au moment de son départ, ses compagnons fatigués par une longue navigation*⁴⁴. » Ce passage révèle que les autochtones étaient loin de la niaiserie des primitifs. Ils se savaient maîtres de ces territoires où la flotte tyrienne, conduite par la princesse *Élyssa*, venait d'aborder. Les lieux étaient connus et fréquentés par la population autochtone. Les immigrants durent reconnaître cette population comme vis-à-vis pour négocier le droit d'élire pied-à-terre, fût-ce pour un temps. Il s'agissait donc d'une population qui avait acquis le sens de la propriété et des échanges. La princesse *Élyssa* dut en prendre le plus grand compte.

Cela dit, l'histoire de la peau de bœuf semble être le fruit d'un calembour et d'un parti pris phénicophobe. A l'origine du calembour, il y a, comme nous l'avons déjà vu, le nom *Byrsa*, qui, dans la langue des immigrants, semble avoir le sens de forteresse ou peut-être d'*oppridm* naturel. L'historien de Carthage s'autoriserait de placer les fondateurs de cette nouvelle colonie sur une hauteur, un *oppidum*. S'agissait-il d'une colline que les compagnons d'*Élyssa* purent occuper par force ou avec le consentement de la population ? C'était donc leur *Byrsa* : une colline non loin de rivage où leurs navires pouvaient être à l'abri des vents et des brigands.

En parlant de Carthage, de sa fondation, de sa topographie et de son histoire, nombreux auteurs de l'Antiquité gréco-romaine mentionnent le toponyme Byrsa dont l'étymologie demeure l'objet d'une vive discussion. Pour certains historiens, il s'agit d'un nom d'origine grecque avec le sens de *cuir ou peau de bœuf*, interprétation qui se trouve rattachée à la naissance de Carthage, telle que racontée par Justin :

« Arrivée dans un golfe d'Afrique, Élyssa sollicite l'amitié des habitants, qui voyaient avec joie dans l'arrivée de ces étrangers une occasion de trafic et de mutuels échanges. Ensuite elle acheta autant de terrain qu'en pourrait couvrir une peau de bœuf, pour y refaire, jusqu'au moment de son départ, ses compagnons fatigués par une longue navigation. Puis elle fit couper la peau en lanières très minces et occupa ainsi plus d'espace qu'elle n'en avait demandé. De là vint plus tard à ce lieu le nom de Byrsa ».

Servius, commentateur de Virgile au V^e siècle, est encore plus explicite en déclarant: *« quia Byrsa corium dicitur »*. Mais Stéphane Gsell a bien confirmé que *« l'historiette de la peau de bœuf est d'origine grecque puisqu'elle ne s'explique que par une confusion entre le mot Bursa signifiant cuir, peau et un nom phénicien d'un sens tout à fait différent qui se prononçait à peu près de la même manière ⁴⁵ »*. Voilà une preuve irrécusable de la présence grecque dans le vieux mythe phénicien. L'homonymie était donc à l'origine de l'histoire de la peau de bœuf, découpée en fine lanière de sorte qu'un vaste terrain s'en trouva circonscrit. L'auteur du calembour ne manqua pas de rappeler l'un des vices reprochés aux Phéniciens : l'absence de bonne foi et le recours à la ruse. Sans vouloir entrer dans les détails, signalons que cette attitude était à la base du portrait du Phénicien et du Carthaginois dans l'imaginaire gréco-latin. C'est le *topos* de la *Fides Punica* bien illustrée par *la peau de bœuf*. Voilà un apport étranger à l'univers des Phéniciens. Il s'agit d'une véritable lecture contaminée. Le thème a survécu mais non sans être transposé et adapté. Parlant de la

fondation de *Douiret*, un village berbère de Tunisie, le narrateur, de culture arabo-berbère, raconta l'histoire d'un Saint homme originaire de la *Seguia el-Hamra*, dans un territoire saharien entre la Mauritanie et le Maroc. Ce santou Sahraoui serait le héros fondateurs de *Douiret*. A son arrivée en Tunisie du Sud-est, la population refusa de lui octroyer un pied-à-terre. Ayant eu recours à la ruse, il demanda juste autant de terrain qu'en pourrait couvrir la peau d'un dromadaire. Mais à la très grande surprise de tous, notre homme découpa la peau du dromadaire en une fine et très longue lanière, ce qui lui donna la possibilité de circonscrire un territoire suffisamment vaste pour tout un gros village : C'est *Douiret* aux habitations troglodytiques.

Pour rendre compte du toponyme *Byrsa*, certains philologues proposèrent de recourir à un substantif sémitique *Boçra*, avec le sens d'endroit inaccessible⁴⁶ ; on le rencontre dans la toponymie de la Palestine⁴⁷. Mais pour le passage de *Boçra* à *Byrsa*, il faut admettre une métathèse et une altération phonétique; il s'agit donc d'une hypothèse débitrice. Cette explication a été d'ailleurs très tôt contestée.

Au siècle dernier, on a établi un lien entre *Byrsa* et une légende estampillée sur des monnaies d'or et d'argent émises très sûrement par un atelier carthaginois. L'examen de ces monnaies, distatères, décadrachmes, et octodrachmes, a permis de déchiffrer la séquence consonantique **b'ršt** qu'on a proposée de prononcer "*be arsoth*". Il s'agirait d'une expression formée par la préposition "*b*" très, connue dans la plupart des langues sémitiques avec la valeur du locatif, le correspondant du latin *in*. L'autre composante **'ršt** serait, soit une forme féminine de **'rš**, soit plutôt le féminin pluriel de ce même substantif, qui signifierait terre, pays, territoire, circonscription et, sans doute aussi, patrie. Ce dernier sens convient parfaitement à des monnaies émises à Carthage, *au pays* par opposition aux monnaies frappées en Sicile, par les

autorités militaires. Quelle qu'en soit l'interprétation, la légende **b'rṣt** constitue une réalité. Ses rapports éventuels avec *Byrsa* n'ont pas fini de nourrir la discussion.

Au risque d'accroître le nombre des hypothèses fragiles, on peut rappeler qu'en débarquant en Afrique, les fondateurs de Carthage se heurtèrent aux autochtones : le roi *Hiarbas* et son peuple. Ne pourrait-on pas alors envisager le recours au libyque pour l'étymologie de *Byrsa*, auquel cas, nous aurions un calembour grec sur la base d'un toponyme libyque? Quel était ce toponyme ? Quel en était le sens ?

Pour lors, *le toponyme Byrsa* garde son mystère dont il semble jaloux. Il continue de susciter l'intérêt de la recherche contemporaine puisqu'il est fortement lié à l'histoire et à la topographie de la métropole africaine. Mais quelle qu'en soit l'étymologie, *Byrsa* désigne un lieu; la question est de savoir lequel. Des écrits grecs et latins laisseraient entendre qu'il était l'un des noms de Carthage, sans doute le plus ancien. A en croire Servius, avant de s'appeler Carthage, la Cité d'*Élyssa*, porta le nom de *Byrsa*, "*Carthago ante Byrsa post Tyros dicta est*". Charles Tissot adopta cette opinion et ne manqua pas d'affirmer que *Byrsa* désignait "*non pas la citadelle mais la ville proprement dite par opposition au faubourg de Mégara*".

Cette thèse semble complètement abandonnée. Dans l'historiographie récente, *Byrsa* ne désigne que l'Acropole de Carthage, sans doute la colline qui servit de premier pied-à-terre aux fondateurs de la nouvelle colonie. Au profit de cette interprétation, on a également invoqué des témoignages anciens. Mais quelle serait cette colline ? Malgré l'absence d'une preuve irrécusable, son identification avec *la colline dite de Saint-Louis* est communément admise; elle présenterait toutes les conditions requises à la défense et à l'expansion de la colonie; c'était sans doute le premier noyau de Carthage : un *oppidum*

naturel, relativement proche de la mer et capable de dominer les environs. *Byrsa* était donc l'Acropole, la ville haute par opposition à une ville basse expressément signalée dans la grande inscription édilitaire de Carthage⁴⁸.

Sur cette colline fortifiée, les auteurs anciens plaçaient un grand temple consacré au dieu *Eshmoun*, reconnu comme étant le plus beau et le plus riche de la ville; on y accédait par un escalier monumental de soixante marches, qui s'étalaient par devant l'enceinte sacrée. Dans l'historiographie gréco-latine, *Byrsa* se trouve donc bien associée à l'histoire de la Métropole punique. Nous avons déjà mentionné le récit de Justin relatif à l'installation du noyau primitif de la colonie. Certaines décisions politiques semblent avoir été prises par le Sénat carthaginois au cours de réunions tenues dans l'enceinte sacrée du temple d'*Eshmoun*, au sommet de la colline de *Byrsa*. Au terme de la dernière guerre romano-carthaginoise (149-146 avant J.-C), lorsque Scipion Emilien parvint à escalader la muraille pour s'emparer de Carthage, 50000, hommes et femmes, se rendirent à *Byrsa* et s'y réfugièrent.

Aujourd'hui, la colline dite de *Byrsa* laisse encore voir les stigmates du temps. Écrêtée par les Romains, elle semble avoir servi de support à des édifices prestigieux: un *forum* et une basilique judiciaire dont on a pu reconnaître quelques vestiges⁴⁹. De l'époque Punique, on a retrouvé des tombes qui remontent au VI^e siècle avant J.-C. A la nécropole désaffectée, se substituèrent des forges dont on a repéré les foyers et récupéré des enclumes, des tuyères et des scories, matériel qui se place au IV^e siècle avant J.-C. D'autres vestiges ont été recueillis là, notamment une série de blocs en grès taillés, des tambours de colonnes, des chapiteaux, des fragments de corniches à gorge égyptienne ou à bec de corbin, *membra disjecta*, qui semblent avoir appartenu à un édifice sacré, tel un mausolée ou un temple. Plus tard, sans doute après la bataille de Zama et au temps du sufétat d'Hannibal, les flancs Sud-est de la colline accueillirent tout un quartier d'habitations desservies par de larges artères, les

paliers étant rattrapés par des marches; des citernes pour l'alimentation en eau potable et des puits perdus pour l'évacuation des eaux usées. On a également retrouvé les traces d'une échoppe de tabletier et d'un meunier. La fouille de tout ce secteur a été l'œuvre d'une mission française dans le cadre de la Campagne internationale pour la sauvegarde de Carthage promue par l'Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis sous le patronage de l'UNESCO. Nous avons là, peut-être, les habitations, qui, d'après Strabon, entouraient l'acropole ou *Byrsa*, citadelle et centre religieux⁵⁰.

C'est ainsi que, du consentement de tous, Carthage fut fondée, après qu'on eut fixé le tribut annuel, qu'elle payerait pour le sol de la ville. On trouva dans les premières fondations une tête de bœuf, augure qui indiquait un sol fertile, mais difficile à cultiver et une ville vouée à un perpétuel esclavage. On transporta donc la ville en un autre endroit. Là on trouva une tête de cheval, ce qui signifiait que le peuple serait belliqueux et puissant, et l'on mit la ville sur cet emplacement de favorable augure. Alors les peuples accoururent, attirés par la renommée de la nouvelle ville, et bientôt la population s'accrut et la cité devint considérable⁵¹.

Cet épisode relatif aux fondations de la cité, mentionne deux animaux liés à la symbolique religieuse et magico-religieuse de Carthage : le cheval et le taureau. Ces deux quadrupèdes sont partout présents, qu'il s'agisse du profane ou du sacré. Pour l'occurrence, nous privilégions la symbolique religieuse ou magico-religieuse. Ces deux animaux occupent une place considérable dans les expressions religieuses du monde carthaginois et punique ; on les rencontre dans la sculpture, la toreutique, la gravure, la peinture et la coroplastie avec des connotations plutôt sacrées. Pour plusieurs peuples sémitiques, le taureau constitue une expression fougueuse de la divinité notamment *El*⁵² ou *Baal*. Il en est de même pour *Yahvé* de l'Ancien Testament⁵³. Par ailleurs, le taureau semble avoir été l'offrande sanglante par excellence. On peut voir la tête

bovine sur des autels représentés sur des stèles votives découvertes à Carthage⁵⁴. Plus tard, les victimes préférées par le dieu romano-africain *Saturne* était le taureau et le bélier. Pourquoi les fondateurs de Carthage évitèrent le terrain où l'on avait déterré une tête de taureau ? L'explication rapportée par Justin ne paraît guère convaincante. Peut-on justifier cette réaction par le caractère fortement sacré du taureau, auquel cas les territoires de cet animal seraient tabous ? Pour lors, il est bien préférable se suspendre le jugement.

Quant au cheval, il est certes lié aux ondes marines et au dieu de la mer. Les fouilles de Kerkouane nous ont permis de recueillir une plaquette de terre cuite que montre la divinité marine des Carthaginois sur un hippocampe, le cheval marin par excellence⁵⁵. C'était également la monture d'une divinité phénicienne visible sur les monnaies de Tyr⁵⁶ et d'*Arvad*. Poséidon, pour les Grecs, et Neptune, dans les croyances romaines, traversent la mer et affrontent les vagues sur un bige⁵⁷ ou un quadrigé. Le cheval semble avoir été le symbole de la mobilité et partant de la liberté. Il traverse les espaces et réduit les distances à l'instar de *Pégase*, le cheval ailé, qui naquit aux sources de l'Océan et que *Bellérophon* enfourcha pour aller occire *la Chimère*. Mais le cheval fait surtout penser à la numismatique carthaginoise. Les monnaies puniques portent le plus souvent l'image entière ou simplement le protomé de ce quadrupède avec ou sans le palmier qui, dans l'Orient sémitique symbolise la vie, la fécondité et la prospérité. D'après Eusthate, les fondateurs de Carthage avaient déterré la tête du cheval au pied d'un palmier. Voilà un signe fort, qui met en exergue le binôme Phénicie-Afrique.

Or pour le cheval, nous savons qu'il était très apprécié par les Numides. C'était, à leurs yeux, la monture royale par excellence. Les monarques et les princes se présentaient enfourchant leur coursier, se prévalant d'être des chevaliers sans peur et sans reproches. C'est ainsi qu'ils paradaient pour

séduire et se faire applaudir. Pour l'Antiquité comme pour le Moyen-Âge et les temps modernes, les Numides et les Berbères, leurs descendants, faisaient du cheval leur animal favori de sorte que l'évocation de l'Afrique du Nord génère *ipso facto* la présence du cheval. Pendant les guerres puniques, le rôle de la cavalerie numide était constamment décisif. Hannibal traversa les Alpes et remporta ses multiples victoires grâce à cette cavalerie, qu'il avait su mettre à contribution pour en tirer le meilleur parti. Pour sa victoire Zama, Scipion dut s'assurer l'appui des redoutables cavaliers de Massinissa. Le cheval se présente donc, en Afrique, comme le garant de la victoire, de la réussite et du prestige, voilà pourquoi la découverte d'une tête de cheval, dans les fondations de Carthage, fut interprétée comme un gage de *Bonne Augure*.

Carthage naquit ainsi avec le consentement des autochtones et les encouragements des Phéniciens d'Utique. Il ne s'agit donc pas d'une invasion ou d'une conquête violente. C'est le fruit d'un accord avec la population qui accepta de céder le sol contre un tribut annuel. Pour fonder leurs colonies, les Grecs n'hésitaient pas à chasser les indigènes. Ce faisant, ils s'emparaient des terres fertiles, jugées nécessaires à leurs exploitations agricoles. C'était l'objectif essentiel de la colonisation grecque. En revanche, les Phéniciens cherchaient à obtenir le consentement des autochtones, dont ils essayaient de faire de véritables hôtes, loin de toute xénophobie. Pour eux, l'idéal était de vivre à côté des habitants et avec eux au plus grand profit des échanges pacifiques.

Utique semble avoir été un excellent exemple de cette cohabitation libyco-phénicienne. De multiples hypothèses ont été émises pour fixer l'origine le sens de ce toponyme. On a vainement cherché la racine sémitique dont le nom *Utica* serait issu. Mais de récentes études semblent avoir réussi à prouver que ce toponyme n'a aucun rapport avec la langue phénicienne. Il s'agirait plutôt d'un toponyme bien autochtone, se rattachant au libyque. En faveur de cette

origine, on peut invoquer l'initiale *U*, attestée dans une longue série de toponymes d'Afrique du Nord comme *Uthina*, *Uchi maius*, *Uzappa*, *Ulles ou Ulules*, *Uzalis*, *Uchrès*, etc.,. Dans la langue libyque comme dans les parlers berbères d'aujourd'hui, *U* semble avoir un sens ethnique. Ce deuxième volet du triptyque soulève par ailleurs toute une série de questions qui mériteraient un examen approfondi. Nous avons déjà évoqué la symbolique du taureau et du cheval. L'intervention de *Iarbas*, le roi des *Maxitani*, mérite un long commentaire qui déborde le mythe de la fondation de Carthage pour atteindre les faits socio-politiques dans la péninsule et ses environs immédiats à l'aube de la naissance de Carthage. Peut-être faut-il rappeler que le toponyme *Maxula* se rattache très certainement à l'ethnie des *Maxues* ou *Maxitan,i* dont la présence est bien attestée dans les écrits gréco-latins. Quelle en était la forme libyque ? Fut-elle la capitale de *Iarbas*? C'est possible. Mais quelle que soit l'historicité de l'amour du roi numide pour la princesse *Élyssa*, l'Afrique se trouva désormais intimement liée à l'épopée des Phéniciens en Afrique du Nord. A défaut d'un mariage physique entre les deux protagonistes, nous assistons à un beau mariage entre l'Orient phénicien et l'Afrique libyque, lequel eut de très bénéfiques retombées au profit de tous les peuples méditerranéens.

Puisqu'il faut donner un terme à cette lecture exégétique dont nous reconnaissons le caractère partiel et donc provisoire, il me paraît utile de s'interroger, toutefois, sur la singularité de ce mythe. Les grandes Métropoles de la Méditerranée se prévalent de héros fondateurs, à l'exception de Carthage, qui se réclame d'une héroïne. Comment rendre compte d'une telle spécificité ? Où faut-il en chercher l'origine ? Les cités phéniciennes avaient eu des reines d'une très grande envergure. Pourquoi le peuple de Tyr avait-il privé la princesse *Élyssa* de ses droits au trône ? C'était la volonté du peuple. Était-ce une orientation nouvelle qui pointait à l'horizon, à la veille de la fondation de *Qart Hadasht* ou Ville Neuve ? Après l'assassinat de son époux,

Élyssa prit le chemin de l'errance et de l'exil pour se rendre là, où elle pouvait se prévaloir de ses droits de reine légitime. L'Afrique était particulièrement propice. Le matriarcat y a survécu jusqu'au-delà du Moyen-âge, comme en témoignent les enquêtes de l'anthropologue française, Germaine Tillon. Pour l'Antiquité numide, on peut privilégier un superbe relief qui représente une Assemblée divine, sans doute *un panthéon régional*, qui se compose de sept dieux et une déesse pour la présidence. Partout, en Orient comme en Occident, la présidence des panthéons revient à une divinité masculine : El en Mésopotamie et Zeus en Grèce. Plus tard, les Arabes n'avaient pu achever la coquette de *l'Ifriqiya* qu'après la capture et la mise à mort de la *Kahina*, la reine des Aurès. Peut-être faut-il rappeler, *mutatis mutandis*, que la troisième guerre punique ne se termina qu'après la mort de l'ultime *Dame de Carthage*, l'épouse d'*Asdrubal*, le dernier général de la Métropole d'Afrique. Elle se précipita dans un brasier après y avoir jeté ses deux enfants.

Ainsi nous trouvons la femme et le feu à la naissance et à la mort de Carthage. Voilà donc un récit, multiple à tous égards, dont les éléments structuraux semblent avoir une origine phénicienne. Il est multiple par la diversité des alluvions qui, chemin faisant et le temps passant, l'ont enrichi. Ce sont des apports libyques, grecs, latins et autres, qui risquent de demeurer occultes. Il y a lieu de prendre en compte les manipulations des informateurs et des utilisateurs qui y laissèrent des empreintes, les unes volontaires et ciblées, les autres inconscientes, peut-être générées sous le poids de la conjoncture et de leur propre vécu. Ce mythe fondateur de Carthage a été mis à contribution pour soutenir des thèses, justifier des attitudes, illustrer des politiques. A chaque visite, il subissait des retouches ou par adjonction ou par soustraction.

Pr. Dr. Mhamed Hassine Fantar

Titulaire de la Chaire Ben Ali

pour le Dialogue des Civilisations et des Religions.

Notes :

1 : Pour les Annales de Tyr, G. Garbini, « Gli Annali di Tyro e la storiografia fenicia, » dans *Oriental studies B.S.J. Isserlin*, Leiden, 1980 P. 114-127.

2 : Salluste, *Bellum Iugurthinum*, XVII, 7 *Tamen uti ex libris Punicis, qui régis Hiempsalis dicebantur, interpretatum nobis est.*

3 : Servius fait allusion à cette *Historia Poenorum* dans son commentaire sur *Eneide*, I, 738 : *Iopas en fait roi des Africains, un des prétendants de Didon comme l'atteste l'Histoire Punique.*

4 : S. Augustin, *Sermons*, CLVII.

5 : Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, XVII, 22.

6 : S. Augustin, *Lettres*, XVII, 2.

7 : El-Bekri, *Description de l'Afrique Septentrionale*, traduit par McGuckin de Slane, Alger, 1913, P. 89. Pour ce géographe-chroniqueur arabe d'origine andalouse, *Didon serait un roi contemporain de David.*

Voir <http://math.arizona.edu/~dido/deSlane.pdf> ou

<http://math.arizona.edu/~dido/almughrib-bakri.pdf>

8 : Guy Bunnens, *L'expansion phénicienne en Méditerranée*, Bruxelles et Rome, 1979, P.174 et suiv.

9: Homère, *Odyssée*, IV, 85 - 90

10: O. Bates, *The Eastern Libyans*, London, 1914. Fr. Decret et Mh. Fantar, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Paris, Payot, 1981, P. 16 – 17

11: *Ezéchiel*, XXVII, 3 – 25.

12 : P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Puf, Paris 1963, s.v., *Europe*.

13 : Giselle Halff, « L'onomastique punique de Carthage, » dans *Karthago*, XII, 1965 s.v., P. 136. Pour le verbe 'lš, voir J.C. Février, *Bull. Archéologique du Comité*, 1946 – 1949, P. 172. Charles-F. Jean et Jacob Hoftijzer, *Dictionnaire des inscriptions sémitiques de l'Ouest*, Leiden, 1965, s.v. 'lš.

Pour la racine, *lth* عث A. de Biberstein Kazimirski, *Dictionnaire Arabe-Français*, nouvelle édition, Paris, éd. G.P. Maisonneuve, 1960, s.v 'lth. عث.

14 : Au second siècle avant J.C., Naevius connaissait déjà l'anthroponyme *Didon*. Ce poète romain serait, d'après Servius, l'auteur d'un poème intitulé *Bellum Punicum*, où il parla de la fondatrice de Carthage. Pour avoir dit un vers déplaisant à l'égard des *Metellus*, il dut prendre le chemin de l'exil. On dit que Naevius mourut à Utique.

15 : S. Gsell, *Hist. Anc. De l'Afrique du Nord*, vol., I, Paris, 1918, P. 392 -393.

16 : Cette tradition est rapportée par *l'Etymologicum Magnum*, s.v *Dido*.

17 : Dans la langue de l'Ancien testament *dwd* signifie ami, voire amant ou le bien-aimé : *Cant.*, VI, 3. Il désigne également l'oncle, le frère du père. La tante se dit *doudah*, *dwdh*.

18 : La racine hébraïque *dwd* est attestée en arabe mais sous la forme *wdd* avec une métathèse. Ce phénomène est très fréquent dans les langues sémitiques. *Wdd* ودد signifie aimer. Dans le panthéon arabe, le dieu de l'amour porterait le nom *wdd* qu'on prononce *woudd*. Pour cette divinité, voir Taoufic Fahd, *le Panthéon de l'Arabie centrale à la veille de l'hégire*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1968, P. 182-185. Nous ne partageons pas la thèse de l'auteur qui a cru pouvoir identifier *wdd* à *Adad* de Mésopotamie. Avec son arc et son carquois contenant des flèches, le dieu arabe *wdd* rappelle davantage l'*Eros* des Grecs.

19 : Les parler dialectaux des pays arabophones sont victime d'une récession continue. Ils subissent des pertes constantes. Il y a lieu de tirer la sonnette d'alarme. Chaque pays se doit de sauvegarder son patrimoine linguistique. Le dialecte relève du patrimoine immatériel et constitue un véritable trésor linguistique. Moi-même j'avais une proche parente que j'appelais respectueusement *Dada*. Mes enfants ignorent l'usage de ce mot. Que dire de mes petits enfants ?!

20 : S. Gsell, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, vol., I, Paris, 1918, P. 390.

- 21 : Les Phéniciens comme les Carthaginois utilisent le terme *kohen* pour désigner le prêtre : voir Charles-F.Jean et Jacob Hoftijzer, *op. cit.*, s.v.*khn*.
- 22 : La racine *zkr* génère le verbe *skr* qui signifie en punique se souvenir. L'anthroponyme *skrb'l* qu'on peut prononcer *Sakerbaal* pour dire *Baal se souvient*, ou *souvenir de Baal*, voir CIS. I, 1218 et 1354. Le *samek* de la forme punique correspond au *zain* de la forme hébraïque. Voir Giselle Halff, *op. cit.*, s.v.,
- 23 : Pour atteindre la partie insulaire de Tyr, Alexandre de Macédoine dut faire construire un gigantesque pont entre le secteur continental et le secteur insulaire : Voir Sabatino Moscati, *il mondo dei Fenici*, il Saggiatore, Milano, 1966, P. 51.
- 24 : Hérodote, *Histoire*, II, 44
- 25 : KAI, 11. Pour l'importance du sacré dans les cités phéniciennes voir pour Tyr M.^a Eugenia Aubet, *Tiro y las colonias fenecias de Occidente*, Bellaterra Barcelona, 2009, P. 164.
- 26 : ARAB, I, 678 : Voir le texte traduit dans Sabatino Moscati, dans l'*Épopée des Phéniciens*, Fayard, Paris, 1971, P. 39.
- 27 : Pour la menace que représentaient les Grecs pour les Phéniciens en Méditerranée occidentale, Mhamed Hassine Fantar, *Carthage, approche d'une Civilisation*, t., I, Tunis et Paris, 1993, P. 99 – 103.
- 28 : Les événements qui se déroulèrent à Tyr constituent le panneau central du triptyque ; ceux de Chypre et d'Afrique en forment les deux volets.
- 29 : Marguerite Yon, dans Ed Lipinski, Dir., *Dictionnaire de la Civilisation phénicienne et punique*, Berpols, 1992, s.v., *Kition* avec une riche bibliographie.
- 30 : Olivier Masson, *Ibidem*, s.v., *Paphos*.
- 31 : Mhamed Hassine Fantar, *Carthage, approche d'une civilisation*, vol., II, P. 246.
- 32 : Hérodote, *Histoire*, I, 199.

33 : *II Rois*, XXIII, 7.

34 : Louis Carton, *Le Sanctuaire de Tanit à El-Kenissia*, Paris, 1906, P. 159.
Gilbert Charles-Picard, *les religions de l'Afrique antique*, Paris, Plon, 1954,
P. 156.

35 : Valère Maxime, *Facta et dicta memorabilia*, II, 6, 15.

36 : Sabatino Moscati, « Sulla diffusione del culto di Astarte ericina, » dans
Oriens Antiquus, VII, 1968, P.91-94. Gioacchino Falsone, *Eryx*, dans Ed.
Lipinski, Dir., *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Brepols,
1992, s.v.

37 : Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris,
Laffont, Jupiter, Paris, 1982, s.v. *Prostitution sacrée*.

38 : Mhamed Fantar, « A propos d'Ashtart en Méditerranée occidentale »,
dans *Actes du Premier congrès d'études des cultures méditerranéennes
d'influence arabo-berbère, publiés par Micheline Galley avec la collaboration
de David R. Marshall*, Alger, 1973, P. 509-518.

39 : Pour l'oracle de Delphes, voir M.C. Howatson. *Dictionnaire de
l'Antiquité*, Paris, 1993, s.v. *Oracles*.

40 : *Op. cit.*, s.v., *Colonisation*, où nous lisons : « *Les émigrants fondateurs
emportaient avec eux le feu du foyer sacré de leur cité et la cité nommait un
fondateur officiel dit Oikistés.*

41 : Claude Mossé. *La colonisation dans l'Antiquité*, Paris, 1970.

42 : François Decret et Mhamed Fantar, *l'Afrique du Nord dans l'Antiquité*,
Payot, Paris, 1981, P. 22-27.

43: Appien, *Lib.*, VIII, XCV, 449. S. Gsell, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*,
vol., II, Paris, 1918, P.5.

44: Justin, XVIII, 5, 8-17.

45: S. Gsell, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, vol., II, Paris, 1918, P.8

46 : *Bosrah* signifie endroit inaccessible voir N. Ph. Sander et J. Trenel,
Dictionnaire hébreu-français, Genève et Paris, 1982, s.v. la racine *BŠR*

contient la notion de lieu inaccessible voir *Hebrew and English lexicon of the Old Testament*, Oxford and the clarendon Press, 1962, s.v., *BŞR*. L'idée d'enclos paraît bien adéquate à l'action qui, entreprise par Elyssa, consistait à enclore un territoire par une longue lanière de cuir.

47 : Pour ce toponyme, voir *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Brepols, Turnhout et Paris, 1960, s.v., *Boşra*.

48 : Il s'agit d'une inscription punique découverte fortuitement à Carthage comme matériaux de remploi.

49 : P. Gros a été le responsable de la fouille et de la restitution des édifices, voir. *Byrsa III, Rapport sur les campagnes de fouilles de 1977 à 1980 : la basilique orientale et ses abords*, Rome, Palais Farnèse, 1985.

50 : Strabon, XVIII, 3,4.

51 : Justin, XVIII, 5, 8-17.

52 : André Caquot, Maurice Szyner et André Herdener, *Textes ougaritiques tome I, mythes et légendes*, les Editions du cerf, Paris, 1975, P.55 – 68.

53 : Pour les divinités en rapport avec le taureau, voir *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Brepols, Turnhout et Paris, 1960, S.V. *taureau*.

54 : La tête du taureau offert en sacrifice est bien visible sur des stèles, voir Magdeleine Hours-Miédan « Les représentations figurées sur les stèles de Carthage », dans *Cahiers de Byrsa I*, 1951, PL. XXVIII. Pour le bucrane, *ibidem*, PL. XXVI, a et b.

55 : Mohamed Fantar, *Le dieu de la mer chez les Phéniciens et les Puniqes*, Rome, 1977, P. 43-94.

56 : E. Babelon, *Monnaies grecques et romaines*, II, Paris, 1907, PL. CXXVII, fig. 10, 11, 19, etc.,.

57 : Eusthate évoqua le mythe d'Élyssa au XIIe siècle dans son commentaire sur l'œuvre que Denys le Périégète avait consacrée à la description de la terre au temps de l'empereur Hadrien qui régna de 117 à 138 de l'ère chrétienne.

